

## Vois mes yeux

Evelyne De la Chenelière

---

Number 160, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96025ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

De la Chenelière, E. (2021). Vois mes yeux. *Les écrits*, (160), 58–65.

VOIS MES YEUX

1. Allô, c'est moi, euh je voulais, ben je te rappelle, dans le sens que j'appelle à nouveau, pas dans le sens de «je te rappelle parce que tu m'as appelée», mais je te rappelle puisque que j'ai déjà appelé, c'est juste que j'avais pas laissé de message, bon j'imagine que t'as vu que j'avais appelé, je veux dire sur ton afficheur, mais là je laisse un message, même si il paraît que personne écoute ses messages, hein, c'est vrai, les gens préfèrent rappeler quand ils voient un numéro sur leur afficheur, pas la peine d'écouter le message, on peut juste rappeler ça va plus vite, eille je me demande combien il y a de messages qui seront jamais écoutés, comme ça, à cause des afficheurs, ok mon message est beaucoup trop long, je voulais juste te dire, ben, rappelle-moi ok ?
2. Allô, c'est encore moi, c'est parce que ce que je voulais te raconter, dans mon dernier message, j'ai réfléchi à ça, alors, oui, comme je te disais, ou plutôt comme je m'apprêtais à te dire, mais le temps était écoulé, le temps de l'enregistrement du message, la dernière fois je veux dire, donc, comme je te l'aurais dit si j'avais eu le temps, c'est que, si on se précipite dans les épiceries pour acheter des œufs, c'est pas forcément parce qu'on veut à tout prix manger des œufs, c'est parce qu'on cherche un contact avec l'origine, je pense, avec le commencement de quelque chose, avec le devenir, avec le potentiel, un œuf, c'est le potentiel, et je voulais savoir ce que tu en pensais, j'aurais aimé ça en parler avec toi. Rappelle-moi.
3. Allô, j'ai complètement oublié de te dire dans mon dernier message que j'avais rêvé de toi, t'inquiète pas c'était rien d'érotique ou quoi que ce soit, je pense que je te l'aurais pas dit si c'était érotique j'aurais gardé ça pour moi, non, c'était abstrait, t'étais abstrait, t'étais bleu mais genre t'étais du bleu, pas comme si t'étais peint en bleu, non, t'étais juste du bleu sans corps et sans figure, c'est ça t'étais pas figuratif, ça t'allait bien, je veux dire c'était beau, les rêves c'est ma partie préférée de la vie je pense, quand j'étais petite je pensais que le boulanger rêvait à du pain, que le mathématicien rêvait à des chiffres, que le musicien rêvait à des notes de musique, et je cherchais quel métier je choisirais pour que je puisse faire des rêves que j'aime, et j'avais pensé fermière pour rêver à des animaux de la ferme parce que j'aimais beaucoup les animaux de la ferme, mais le destin en a décidé autrement, hein, mon Dieu mon message est tellement

stupide je t'en prie rappelle-moi, tu sais que je dis mon Dieu et que je crois même pas en Dieu, mais on sait jamais, une fois j'ai même demandé à un croyant de prier pour moi, as-tu déjà fait ça, toi, demander à un croyant de prier pour toi? Est-ce que c'est abusif tu penses?

4. Je voulais juste pas qu'il y ait de malentendu alors je voulais clarifier: Je regrette pas de pas être devenue une fermière, je veux dire quand je t'ai dit que j'aimais les animaux de la ferme ce que je veux dire c'est que j'aime... j'aime pas juste les animaux de la ferme, mais je parle plus que j'aimerais ça un... un entourage d'animaux, n'importe lesquels, oui c'est ça, c'est difficile d'être loin des animaux, de la vie, tout ça, et que peut-être j'aurais aimé vivre à la campagne, j'y vais pas souvent alors ça m'intimide, la campagne, pour vrai je deviens toute gênée en forêt je sais pas où regarder, je sais pas quoi dire, j'ai constaté ça, je sais que j'ai pas besoin de parler, en forêt, je veux dire, aux arbres, j'ai pas besoin de parler aux arbres ils s'attendent pas à ça, mais en fait ce que je voulais dire c'est que j'ai l'impression que, à la campagne, en forêt, je saurais plus de choses, je veux dire, des vraies choses, pas des... notions, mais des choses de la vie, comme une fois, par exemple, ça m'a marquée, je me suis rendue compte que je savais pas c'était quoi un ravage. Je veux dire je pensais que c'était juste comme une grosse destruction, genre violent, mais un jour quelqu'un de la campagne m'a appris qu'un ravage, c'était un endroit dans la forêt où les chevreuils se réunissent en hiver. Donc un ravage c'est beau finalement. Ben je le savais pas. Par contre je savais que «catastrophe» ça veut dire la première strophe d'un poème. Savais-tu ça toi?
5. Allô, c'est moi je veux juste te dire peux-tu me rappeler pour me dire d'arrêter d'appeler si jamais tu veux plus que je t'appelle, parce que sinon je pense toujours que peut-être que t'as pas reçu mes messages, et que c'est pour ça que tu rappelles pas, et alors je continue d'appeler, et ça devient peut-être pathétique sans que je le sache, pas que ça me dérange d'être pathétique, mais des fois ça met les gens mal à l'aise, et je veux pas te mettre mal à l'aise, quoique c'est pas dangereux, d'être mal à l'aise, même que moi j'aime ça des fois être mal à l'aise, comme un jour j'ai vu un spectacle de danse, c'était contemporain, alors des fois les danseurs parlaient, et, à plusieurs reprises, une danseuse apparaissait sur scène, et elle laissait des messages sur un répondeur, toujours à la même personne, quelqu'un qui retournait jamais ses appels, et à un moment la danseuse

prend un mégaphone pour laisser son message sur le répondeur, et c'était beau, c'était pathétique et ça rendait mal à l'aise, parce que c'était drôle et triste à la fois, puisque le mégaphone servait à rien, personne l'entendait de toute façon, je veux dire, à part nous, les spectateurs, on entendait sa voix amplifiée par le mégaphone, et on aurait dit que le mégaphone amplifiait aussi son désespoir, mais le destinataire du message, lui, n'entendait rien, ou ne voulait pas entendre, mais elle continuait, et elle semblait de plus en plus minuscule, le visage entier caché par le mégaphone, c'était un acharnement que je trouvais vraiment touchant, en fait c'était une démesure, c'est ça, une démesure, j'aime ça quand la vie exagère. Et toi?

6. C'est l'espace intermédiaire qui s'est agrandi, une sorte de lieu entre les gens, un vide qui a pris forme et volume, et quand je me promène je ne regarde plus les gens, mais l'espace entre eux, comme si l'essentiel se trouvait là, dans l'intermédiaire qui nous permet de nous voir, dans ce lieu, ce lieu qui n'est pas le néant, mais le recul qui nous fait tenir les uns aux autres, l'espace entre quelqu'un et son pas, son regard, le mouvement de sa main, le lieu de l'intention, oui c'est ça, l'intention est transparente, entre les gens, le transparent devient visible.

7. Oui, c'est parce qu'une fois tu m'as parlé d'un cinéaste, je sais plus lequel, qui disait que le cinéma se trompait, qu'on devrait pas filmer les gens, mais ce qu'il y a entre eux, l'espace, le son, les couleurs, tout ça, pas la vie des gens mais la vie *entre* les gens, la vie toute seule, les ombres, les équilibres, tout ça, toute la vie... je sais pas si tu te souviens qu'on avait parlé de ça mais, si tu t'en souviens, pourrais-tu me dire le nom du cinéaste qui avait dit ça? Merci.

8. Je marche dans la ville et je regarde beaucoup les enseignes, elles me rappellent que le monde est une marchandise dont nous sommes les marchands. Je m'oblige à me rappeler d'une manière continue notre commerce avec le monde; ça m'évite d'avoir un choc à répétition. Les enseignes commerciales sont souvent défraîchies ou abîmées, dans les rues que j'emprunte. Mon pas me dirige presque toujours vers la ruine ou le délabrement, je ne sais pas pourquoi. Mon pas semble avoir une longueur d'avance sur ma volonté. Dans chacune des lettres peintes, imprimées ou lumineuses des enseignes, je lis l'espoir. L'espoir d'un commerce prospère

et florissant : un restaurant bondé, une pharmacie de renom, un salon de coiffure à la mode, une épicerie de quartier. Parfois il y a des lettres manquantes, ou brisées, et je pense aux rêves déçus, rêve d'épargne, d'avenir, de hautes études pour les enfants, d'une maison à soi. Je me mets dans la peau du commerçant, quand il a fait installer son enseigne. Il devait être si heureux quand il regardait son enseigne toute neuve et toute colorée, il me semble qu'il devait y croire.

9. Nous étions seulement masses et volumes, nous voilà promus au rang de vecteurs, on nous le rappelle sans arrêt. On nous rappelle que nous pouvons transmettre à notre insu la maladie, la mort, le malheur. Quel pouvoir soudain. C'est comme si on m'annonçait que je n'avais qu'à regarder le ciel pour déclencher l'orage.
10. Tu me disais *répertoire* et je ne savais pas ce que ça voulait dire exactement, *répertoire*, mais ça sonnait comme quelque chose de précieux quand tu le disais ; tu disais films de répertoire, et tu m'en as montré un, c'était un film de la Nouvelle Vague et tu étais étonné que je ne connaisse pas la Nouvelle Vague, mais tu as caché ton étonnement par délicatesse, et j'ai apprécié, et le personnage, à un moment, fait quelque chose en disant « j'ai vu faire ça dans un film », et je trouvais ça prodigieux parce qu'il était lui-même dans un film aussi, mais sans le savoir, je veux dire, l'acteur le sait, mais le personnage ignore qu'il est dans un film, et j'essayais de t'expliquer ce que je ressentais quand le personnage disait « j'ai vu faire ça dans un film », et tu m'as dit que ce que je ressentais c'était une mise en abyme et j'ai trouvé l'expression si belle, si belle, je me suis dit que je voudrais être en abyme tout le temps, qu'on me mette en abyme, que la vie me mette en abyme comme au cinéma. Penses-tu que, plus on regarde des films, plus on fait comme eux ? Penses-tu que, finalement, vivre, c'est imiter les films ? Et imiter ceux qui imitent les films, comme ça à l'infini ?
11. Ce qui me plaît beaucoup dans les films de la Nouvelle Vague c'est que les gens parlent sans se faire interrompre, et je trouve que c'est prodigieux parce que, dans la vie, chaque fois que j'essaie d'écouter quelqu'un, il s'interrompt, ou il se fait interrompre ; tant de choses interrompent les gens qui racontent quelque chose, et là dans le film il y a une femme, une infirmière, elle parle longtemps, elle a besoin de parler j'imagine, et rien ni personne ne l'interrompt, elle parle à ses amis, elle est triste et elle

leur dit que sa tristesse n'est pas un reproche, elle dit des choses très belles, et tu m'as répondu que tu trouvais que c'était effectivement un très beau monologue, et j'ai alors pensé que peut-être, quand on a quelque chose de vraiment important à dire, on devrait annoncer qu'on s'apprête à faire un monologue.

12. Tu m'as montré beaucoup de films, surtout des films en noir en blanc, j'en ai oublié plein, mais celui où on entend dans la tête des gens j'y repense souvent. Ça se passe à Berlin. Je suis jamais allée à Berlin, j'aimerais ça. Je me souviens plus de toute l'histoire du film, mais à un moment une femme parle à un homme avec beaucoup d'aplomb. Elle est douce et elle a de l'aplomb. Je me souviens très bien quand j'ai vu le film je me suis dit que j'aimerais ça être douce et avoir de l'aplomb. Ce serait bien. À un moment elle lui dit «Vois mes yeux.» Il me semble que je rêve de dire ça à quelqu'un, «Vois mes yeux». Oui, j'aimerais: Être douce, avoir de l'aplomb, et dire à quelqu'un «Vois mes yeux». J'aimerais beaucoup de choses, en fait.
13. La mise en abyme c'est une chose dans sa propre chose, comme le cinéma dans le cinéma, ou n'importe quelle image dans sa propre image, et ça peut durer jusqu'à l'infini comme ça, et si on se concentre, on peut ressentir la mise en abyme de la vie; la vie dans la vie jusqu'à l'infini, et nous dans la vie, qui nous voyons être en vie, nous qui sommes en vie et qui nous regardons être en vie, nous qui regardons de quelle manière nous nous regardons être en vie et savoir que nous sommes en vie, et savoir que nous nous savons en vie, et jusqu'à l'infini, ça fait un abyme, ça fait un gouffre, ça donne le vertige, ça rend vivant.
14. Je voulais te parler de beaucoup de choses, en fait, juste comme ça, ce serait bien... on parlerait ensemble, on parlerait de... il y a tellement de sujets, hein, il y a tellement de choses dont j'aimerais parler avec toi, juste parler, des fois j'écouterais même plus ce que tu dis, je veux dire j'écouterais plus les mots, mais juste le son, comment ça sort de ta bouche en passant par la gorge, c'est ça, on parlerait de mille choses, de l'autre jour quand le chat jaune est revenu, du traitement de la nuit dans l'histoire du cinéma, des flux migratoires, des espèces disparues, de prolifération et d'infertilité, du cri du nouveau-né, du regret, de notre ennui devant l'éternité, de notre intolérance à la famille, de notre besoin fou de la

famille, de notre passion des défaites, du visage de l'ennemi, de notre usage du temps, de notre usage de la mâchoire, des langues mortes, des œuvres de miséricorde, de l'impossible rédemption, de l'impermanence des choses, de ce que peut la musique, de l'attrait du vide, de la lutte des classes, de notre commerce avec le monde, de l'espace naturel et inhumain, de ce qui est gratuit, de ce qui est divin, des corps debout et de la verticalité des forêts, de l'horizon des plages, des corps couchés, des corps ensevelis, de notre bonne volonté, du tri à faire dans nos attachements, de la nostalgie de l'innocence, de notre tendance à haïr notre temps, d'héroïsme, de l'abondance et du manque, de nos amis et de leur bonté, des festins que nous leur préparerons, d'espérance, des révolutionnaires, des marins, des agriculteurs, de ruines et de vestiges, de l'unité du monde, des éclaboussures, des fissures, du brouillard, du givre, de la poussière et de tout ce qui pose un voile sur le monde, des accidents, des lumières nocturnes, des ombres, de la dissolution, de l'immanence du drame, de ce qui émane de l'obscurité, de ce qui fut beau, de ce qui fut perdu, de la taïga, de la perspective, de ce qui tranche, de ce qui délave, de ce qui irradie, des icônes, des miniatures, des épidémies, du territoire, des élans du sang et de la pulsation des veines, des rites sacrificiels, de la floraison, des marées, de la révolution des sphères célestes, de l'agitation et du renoncement, de la persistance rétinienne et de celle du canal artériel, des récidivistes, des disqualifiés, de nos idoles, de nos monuments, de nos monastères, du culte de la raison, de la correspondance entre les choses, de nos récits, de nos représentations, de nos aveux, des illusions, des apparences, des révélations, de la sauvagerie, de ce qui est invisible, de ce qui est inouï, de ce qui est intouché, de ce qui est contaminé, de ce qui est dégradé, de notre besoin de croire, de notre besoin de faire croire, du marché de l'art, de l'art dégénéré, de la mélancolie et de ce qui colle à la peau, de la main du bourreau, du sacré et de l'outrage, des pierres, des paysages, des cycles, des saisons, des neiges éternelles, de la ponte des œufs, de ce que promettent les astres, des châteaux ensanglantés, des demeures, des cendres, des bords, des frontières, de ce qui flotte, de ce qui jaillit, de ce qui coule, de ce qui bat, de l'opacité, des fulgurances, de notre pitié pour les vaincus, de notre misérable tendresse, de notre appétit redoutable, de nos prières, de notre dépouille et qu'en faire, de l'invention du destin, de l'invention de la dignité, de nos preuves accablantes, des réseaux de nos corps troublés, de nos organes malades, de la rémission des cancers, de notre sens de l'habitude, de notre sens du devoir, de notre

sens de la fête, de notre sens du spectacle, de notre sens de la propriété, de l'état des lieux, de nos assentiments coupables, de nos vertus innombrables, de notre célébration de la vigueur et de la fermeté, de notre souplesse infinie, de notre peur du soleil et des fantômes, de notre inconvenance, de nos résurrections, de nos prodiges, de l'étonnement de vivre, de l'ivresse des profondeurs, de notre terreur devant les miroirs, de nos parures et de ce qui brille, de ce qui brûle, de la pureté blessante des formes dans la lumière de midi, de ce qui nous relie, de l'érotisme des fleurs, de ce qui nous fait aimer, de ce qui recommence, de ce que nous avons en partage, de ce à quoi l'on tient, de ce que à quoi il nous faut tenir, de ce à quoi nous pouvons nous tenir, parce qu'il faut bien tenir à quelque chose, parce qu'il faut tenir à quelqu'un.

-

*Note :*

*Ces messages laissés en temps de confinement sur une véritable boîte vocale m'ont permis de rompre avec un sentiment de solitude qui me collait à la peau. Je tiens à remercier Vincent Legault d'en avoir eu l'idée, et je remercie aussi sa compagne Jacqueline Auger de nous avoir prêté sa boîte vocale pour l'occasion. Depuis la création de son album Mille Milles, le compositeur Vincent Legault explore de nouvelles manières dont le texte et la musique peuvent entrer en relation, en tension, en dialogue. C'est un honneur pour moi de fournir la matière textuelle et vocale qui nourrit sa recherche. La mienne s'en trouve nourrie en retour.*

-

Écrivaine et comédienne, Evelyne de la Chenelière se consacre principalement au théâtre. Ses pièces, traduites et montées au Québec comme à l'étranger, interrogent la langue comme conditionnement de l'expression et de la pensée.

